

## Hommage à Robert Dickson

Johanne Melançon

---

Numéro 136, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41005ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

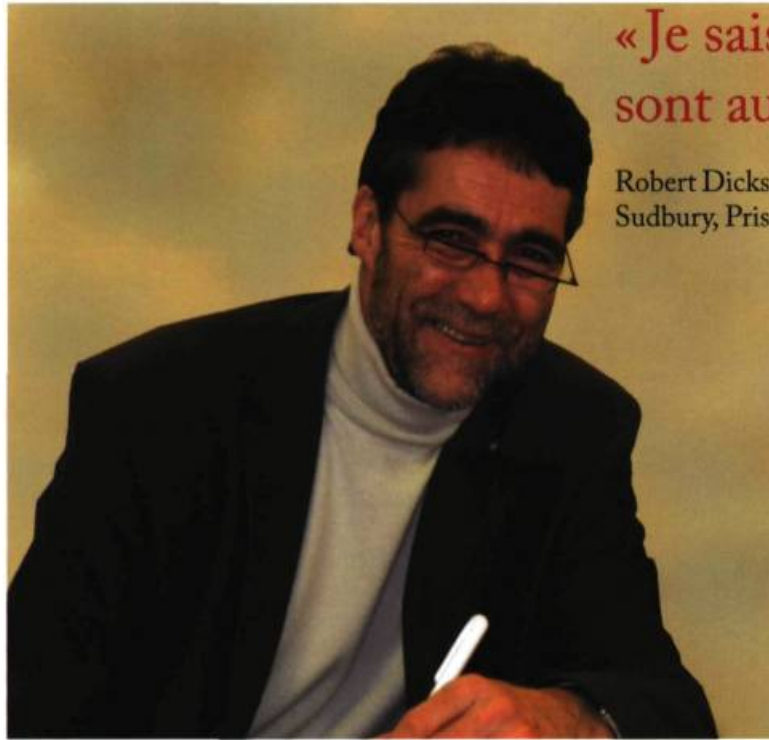
---

### Citer cet article

Melançon, J. (2007). Hommage à Robert Dickson. *Liaison*, (136), 29–33.

# Hommage à Robert Dickson

Sous la direction de JOHANNE MELANÇON



« Je sais que les mots d'amour  
sont aussi nécessaires qu'éternels. »

Robert Dickson, « Éléments d'un petit savoir personnel », *Or« é »alité*,  
Sudbury, Prise de parole, 1978.

Photo: Béatrice Dubé-Prevost



Photo: Denys Tremblay



Photo: Rachelle Bergeron

20

## JOHANNE MELANÇON

FIGURE IMPORTANTE DE LA LITTÉRATURE franco-ontarienne, ange gardien de la communauté artistique, Robert Dickson nous a quittés le 19 mars dernier. Professeur au département d'études françaises et de traduction de l'Université Laurentienne de 1972 à 2003, poète sensible, parolier, traducteur, comédien à ses heures, animateur d'ateliers, éditeur, homme de parole et d'engagement, il a inspiré et guidé plusieurs jeunes créateurs et artistes. On l'associe spontanément au poème-affiche devenu chanson « Au Nord de notre vie », à Cano, aux Cuisines de la poésie, à Prise de parole. Son départ crée un grand vide.

Pour le saluer, la revue *Liaison* a voulu consacrer quelques pages à sa mémoire. Il ne s'agissait pas de faire un résumé de toutes ses réalisations ; d'autres, en d'autres lieux et plus tard, se pencheront sur son engagement auprès de la communauté artistique et sur son œuvre et en feront l'analyse. Il nous a semblé qu'il s'agissait là de la meilleure façon, aujourd'hui, de lui rendre hommage : en partageant souvenirs et émotions.

Je voudrais ici remercier chaleureusement tous ceux et celles qui ont voulu nous confier un texte hommage et offrir des remerciements tout particuliers à Denise Truax et à Lucie Hotte.

■

Salut, salut, salut, Robert. Oui, « il fait beau ici itou », « on a des bulles de champagne au coin / des yeux ». Et tu es toujours vivant.

P.S. Je replonge dans ta poésie.

■ ■ ■



## MARIE CADIEUX, JEAN MARC LARIVIÈRE

« SI VOUS MONTIEZ SUR LES PLANCHES pour une toute dernière fois en tant que Franco-Ontariens, quel cri testamentaire lâcheriez-vous ? C'était, en 1996, le défi frondeur que Marie Cadieux et moi lancions à une demi-douzaine d'artistes dans le cadre de notre film *Le Dernier des Franco-Ontariens*, inspiré du recueil éponyme de Pierre Albert. S'inspirant du style et de la forme du texte *Le Testament* de François Villon, Robert Dickson nous livrait un poème tout à son image. Nous le reproduisons ici pour la toute première fois sur la page, pour donner la parole à notre grand ami - encore et toujours - comme nous l'aimons et comme il nous manque.

Je voudrais me rappeler du monde  
Surtout tel qu'il est ce matin,  
Cette fraîcheur et le ciel rose,  
Une légère brise et les oiseaux quotidiens.  
Et si cri doit sortir, mieux vaut le partir  
Sur le champ, mais non de bataille  
Car aime mieux blessure d'amour  
Que guerre ou canaille.

Item, je laisse à qui de droit  
Les meilleures farces plates  
Et les rires les plus contagieux  
Autour d'une table amicale.  
Que vous en soyez atteint  
Et longtemps, n'en aurez jamais trop.

Item, aux étroits d'esprit  
Laisse votre horizon rétréci,  
Aux hypocrites, vos jeux d'hypocrisie,  
Aux faux intellectuels, vos fausses certitudes,  
Et aux droits piliers de la société  
Votre rectum et votre rectitude.

Item, aux torchons, des guenilles,  
À qui vivra, les yeux pour voir,  
À bon entendeur, salut !  
À chaque jour, sa peine,  
Aux chemins de l'enfer, ben de l'asphalte,  
Et à la claire fontaine, une eau toute amoureuse.

Item, à toi qui éclaire mes jours  
De tes yeux ciel pâle  
De tes yeux vert rivière  
Je laisserais, si ce n'était que de moi,  
Une terre en paix,  
Et belle, à ta mesure.

Item, mes péchés, mignons et autres  
Sur le plancher vais laisser  
Et juste à côté  
Tout ce qu'il faut pour nettoyer.  
Allez ! Un petit effort,  
Balayez.

Ai parlé, voyagé, chanté aussi,  
Et surtout, connu belles amies, grands amis.  
Aime parents et enfants d'un farouche amour,

Suis fortuné car beaucoup aimé en retour.  
Fais ce que peut, si possible, avec tendresse,  
Voilà toute ma force et toutes mes faiblesses.  
Et bientôt partirai mais point trop sagement.  
Ah ! l'heure sonne. Ce fut mon testament.



## Robert

CLAUDINE MOÏSE  
*Avignon, 2007*

ROBERT DICKSON EST MORT. Il est mort un matin à l'aube, tout proche du printemps. Je l'attendais pour passer l'hiver à Montpellier. Je l'ai attendu en vain.

Sa voix est montée de l'hôpital de Sudbury, nous avons parlé de l'avenir, de ses textes qui attendaient, de mon livre que je lui devais. Robert a ponctué mes années entre ici et là-bas. Il a souvent traversé l'Océan ; nous nous sommes vus lors de ses années du Sud, de Banyuls à Aix. Montpellier était toujours sur le chemin. De l'autre côté aussi, à Montréal ou Sudbury. Dans *humains paysages en temps de paix relative*, Sudbury finit en page 19 et Avignon suit en 20, comme de fil en aiguille.

Lors des ateliers d'écriture à l'université à Avignon, Robert a posé son geste poétique, en mots et en présence. Les étudiants ont continué à lui écrire, à échanger. L'an passé, il leur avait encore rendu visite, en souvenir des temps d'écriture. Robert naviguait entre ses deux langues et en variation. Sa vie était une juste variation.

Nous avons mangé au bord de la mer, de la Méditerranée, à Pâques l'an passé. Yolande était là, des amis aussi. Le temps était doux comme le soleil de Sudbury après l'hiver, comme les fleurs de son jardin, comme une descente en vélo. Nous avons marché et parlé de la vie et de rien. Être juste là, présents les uns aux autres, être en marche avant la fin. Robert m'avait dit que j'avais un sourire de l'enfance, de ce que j'étais petite fille, quelque chose de lointain qui remontait, quelque chose de la douceur. Il aidait à vivre. Par temps difficile, cette tentative de rester debout, comme il m'avait écrit en une dédicace.

Robert Dickson n'est pas mort. Il est retourné à Sudbury. Je l'attends à Montpellier ou à Avignon ; comme il veut.





## Les rencontres que nous n'aurons plus...

JO-ANNE ELDER  
13 mai 2007

PERDRE UN POÈTE DE GRAND talent comme Robert Dickson laisse en quelque sorte la poésie en suspens. Grand personnage du milieu littéraire à la fois dans le Nouvel Ontario et dans la francophonie, le poète était au sommet d'un cheminement artistique en poésie, en traduction, en théâtre, en chanson. Pour répondre au silence, nous devons retourner à ses paroles qui ne cessent de résonner et de nous reconforter, en relisant ses recueils ou en se souvenant des soirées de poésie, ces rencontres littéraires qu'il appréciait tant et qu'il faisait extrêmement bien.

Pour caractériser son écriture, je choisirais l'adjectif « limpide », entre autres à cause du défi que pose la traduction de sa poésie qui, en traduction anglaise directe, me semblait moins claire, moins légère, moins simple, à cause de la sonorité peut-être (les « i » ouverts) ou à cause de la ressemblance à « limp » (flaque). Retenir la simplicité et la clarté, la sonorité et les images de la poésie de Robert Dickson en traduction anglaise est loin d'être évident, et ce sera un défi d'autant plus grand sans les annotations et les échanges sur mes traductions qui m'accompagnaient attentivement de son vivant.

Il y aurait beaucoup à dire de sa poésie, si puissante, si riche, d'une si grande portée. En apprenant sa mort, j'ai pensé: il avait encore tellement de poésie à écrire, tellement de projets à réaliser. Je pense à tous ces poèmes qu'il n'écrira plus, chacun comme une rencontre avec ses perceptions, sa sensibilité devant la nature et son engagement face à la destruction de ce monde qui appartient aux agriculteurs et aux enfants comme aux poètes, son optimisme envers l'humanité, sa tendresse envers la souffrance des êtres humains, sa lutte pour la liberté des femmes et des hommes, sa mélancolie et son ironie, des réclamations et des prières, cette volonté de justice sociale articulée dans une poésie où aucun mot n'est superflu, lourd ou prétentieux; le réel dans son état le plus naturel, humain, frais, fragile, provisoire et persistant, terre à terre et planétaire.

L'humanité de la personne était bien à la hauteur de ses paroles (pour le paraphraser) et chacune de nos rencontres était un moment privilégié. Je l'ai rencontré pour la première fois en 2002, lors du festival littéraire international Northrop Frye à Moncton. Nous étions invités à participer à une table ronde ayant pour thème la question: « La traduction: collaboration ou trahison? » J'ai prononcé quelques mots sur le fait que je ne me voyais pas tellement comme « collabo », mais plutôt comme résistante contre l'hégémonie de la monoculture et des rapports existants avec l'Autre. Lorsqu'il a pris la parole, Robert s'est plaint que je lui avais piqué son

idée. Par la suite, nous avons convenu que la traduction était une communion, avec tout ce qu'implique cette transformation, cet acte symbolique, métaphorique, alchimique, la signification profonde de chaque geste et de chaque mot qui relie les êtres.

Ensuite, nous avons « communié » en travaillant ensemble à une série de projets: la préparation d'un numéro d'*Ellipse* sur son recueil en 2003, une invitation à un lancement du numéro qui est devenu la première édition de notre festival Côte à Côte (dont il est l'instigateur) et, à travers tout cela, le beau projet dont on m'a fait cadeau en 2003: un recueil d'un choix de ses poèmes en traduction anglaise qui sera publié chez Guernica, projet auquel nous travaillions encore en novembre 2006. Ses correspondances comme ses conversations autour d'une table ronde, une table

de cuisine ou une table de travail dans une chambre enfumée où nous avons traduit, chacun de notre côté, un de ses poèmes, étaient des rencontres avec un être généreux, humble, tendre, honnête, travailleur, drôle, profond, passionné, engagé, plein d'humour et de jeu. Une personne authentique.

Nous avons été liés par une de ces amitiés qui arrivent comme un don des dieux sans qu'on l'attende parce qu'on ne peut pas en soupçonner l'existence avant qu'elle nous arrive par hasard, le genre d'amitié qui transforme le réel et l'imaginaire par on ne sait quelle alchimie, quelle magie.

Malgré le silence qui nous afflige, nous qui étions et qui serons lié.e.s à Robert par l'amitié, la lecture, la création, nous possédons encore beaucoup pour nous reconforter et nous ferons d'autres découvertes ensemble, des êtres humains solidaires les un.e.s des autres, dignes de sa compassion et de son espoir. Nous avons ses œuvres à lire, à relire... de quoi transformer nos vies. Que chacune de nos lectures soit une rencontre avec ce poète et cette personne extraordinaire. ■

Malgré le silence qui nous afflige, nous qui étions et qui serons lié.e.s à Robert par l'amitié, la lecture, la création, nous possédons encore beaucoup pour nous reconforter et nous ferons d'autres découvertes ensemble, des êtres humains solidaires les un.e.s des autres, dignes de sa compassion et de son espoir.







## Teueikan

(téwégan) (tambour sacré des Innus)

**PATRICE DESBIENS**

avril 2007

Sous le tambour à  
visage pâle  
de la lune de  
Sudbury

un poète  
traverse  
la rue Paterson  
pour se rendre  
de l'autre bord.

Sous ses pieds  
la terre tremble  
et se  
ressaisit.

Le tonnerre tranquille  
attend la pluie.

Under the  
white face drum  
of the moon  
over Sudbury

a poet  
crosses  
Paterson street  
to get to the  
other side.

Beneath his feet  
the earth shakes  
and then  
is still.

The silent thunder  
waits for rain.

## Hommage à Robert

**ANDRÉE LACELLE**

le samedi 14 avril 2007

Pour toi, Robert, qui a su poser la question de l'amour :  
« Ai-je la poitrine assez grande les poumons  
assez forts élastiques amoureux pour... » \*  
Toi, poète entre tous et parmi nous  
Tu savais que l'amour est une question  
Qu'abrite bout à bout le soleil de nos silences  
Tu savais que la course a lieu quand le cœur se dilate

Je te cite, te récite :  
« l'avenir se trame dans nos tripes  
le statu quo est un risque énorme  
aller vers l'autre voyager vers soi »

Je te cite, te récite :  
« Je ferme la lumière avant que la lumière  
se ferme et non sans avoir repéré le chemin  
du stylo au matelas du papier au drap  
des mots à l'amour »

Oui, tu es là, sur le toit de la rivière  
Tes bras gerbes de fleurs  
Saluant l'amour sous les éclairs  
Tes poèmes fluides en maison flottante  
Se livrent et délivrent  
Recréent nos visages le temps de le dire  
Ce tant d'espace qui nous resserre, qui nous sauve

Robert, merci au plus près de l'esprit et du cœur,  
d'avoir su nous dire :  
« aujourd'hui je reste chez nous  
c'est pour aller loin loin »

\*Toutes les citations sont tirées du recueil de Robert, *humains paysages en temps de paix relative*, prix du GG, Prise de parole, 2002.

## Poème pour Robert Dickson

**MYRIAM LEGAULT**

je lis trop je ne bois pas assez  
de poésie pourtant  
le ciel en dégoutte  
les vagues en explosent (vois-tu l'écume ?)  
et c'est au fond de la mer que s'enterrent  
les plus jolies perles

si au moins tu pouvais lire ce poème  
toi qui respirais l'inspiration  
même en expirant  
toi qui m'en a servie  
dans une tasse bien usée

poésie liquide à siroter à absorber  
sous la peau  
là où les univers s'entrechoquent  
et les mots s'arrosent  
comme des enfants

trop  
tard  
adverbes qui s'avalent mal  
morceaux de métal  
dans ma gorge

grandes mains sourire ridé ton accent de lumberjack  
ta façon de laisser tomber des perles  
en parlant

j'en ai attrapé une robert  
regarde comme elle brille  
sous mon stylo

malgré moi malgré toi je m'arrêterai  
au bord de la mer je m'étirerai je la lancerai  
de toutes mes forces

peut-être  
que tu verras l'empreinte de son passage  
dans le ciel

j'espère  
que tu compteras les cercles  
créés à la surface  
avant de disparaître



**HOWARD SCOTT**  
*March 2007*

*For Robert Dickson, in fond memory of translating  
"Sudbury"*

*When the geese  
Come back  
To Sudbury  
They'll wonder why  
That poet isn't there  
To write  
Their flight*

D'origine ontarienne, Howard Scott a traduit le poème « Sudbury », tiré du recueil *humains paysages en temps de paix relative*, dans la revue *Ellipse*. C'est en songeant à ce poème qui évoque l'arrivée du printemps — « espérance d'outardes rentrant au bercail » — qu'il a rédigé son texte.



**JEAN MARC DALPÉ**  
*Montréal - 12 mai 2007*

Cher Robert,

Le temps file à vive allure de ce côté-ci.

Déjà le printemps et les cerisiers du Mile-End fleurissent et je roule encore sur des pneus d'hiver.

Maureen est dans les montagnes à Banff, Marielle est dans le Chinatown avec un ami vietnamien de l'école, et moi je suis au bureau.

Le temps file à vive allure de ce côté-ci.

Plein de projets en cours - film, théâtre, prose.

Je vois Brigitte H. ce vendredi pour une lecture de ma traduction de *Blasted* de Sarah Kane - Roy et Céline jouent les rôles principaux. Et nous retrouver ensemble, Brigitte et moi, dans une salle de répétition après tant d'années me rappelle bien entendu les années au Canada Bread.

Et toi.

Le temps a toujours filé à vive allure de ce côté-ci.

Amitiés,

P.S. M et M t'embrassent.

